

La branche de mai en Irlande

En Irlande, l'ancien système de reconnaissance du temps, tel qu'il ressort des textes, était fondé sur une division de l'année en deux saisons, la saison sombre et la saison claire. La première s'étendait du 1er mai à la fin octobre et célébrait l'été ; la seconde couvrait la période du 1er novembre à la fin avril et correspondait à l'hiver. Chaque point de jonction était marqué par une fête de grande importance dans le calendrier traditionnel. Il ne sera question ici que de la première, celle du temps estival, **Beltaine**.

Selon les croyances populaires, le premier mai et sa veille, du coucher du soleil à midi, étaient marqués par une activité intense des puissances surnaturelles. Les portes de l'autre monde s'ouvraient sur une période hors du temps et le peuple des **fairies**, génies redoutables et menaçants en cette occasion, faisait irruption dans l'espace terrestre. Malheur à celui qui se trouvait sur leur chemin. Pour les sorciers et sorcières souvent munis de mauvaises intentions, **Beltaine** représentait aussi le moment le plus propice à exercer leur sortilèges.

Afin de contrer les maléfices des uns et des autres, la société rurale irlandaise mettait en place une multiplicité de barrières protectrices parmi lesquels notamment **les fleurs et les arbres** jouaient un grand rôle. La veille du premier mai, nuit de tous les dangers, était aussi celle de tous les espoirs pour l'année à venir. Alors, les campagnes étaient sur le qui-vive.

Le cycle mythologique irlandais fait de **Beltaine** un moment privilégié de l'histoire du pays. C'est à **Beltaine** que, venant d'Espagne, Partholon, chef de la plus ancienne des populations mythiques irlandaises, avait débarqué en Irlande et c'est le même jour, trois siècles plus tard, qu'il fut frappé avec son peuple d'une épidémie qui les fit périr.

Ils ne furent pas les seuls occupants de l'Irlande à envahir l'île à cette date. C'est encore à **Beltaine** que, venant d'Ecosse, les dieux gaéliques, les Tuatha Dé Danann, mirent le pied sur le sol irlandais.

C'est toujours à **Beltaine**, le 1er mai, un jeudi, dix-septième jour de la lune, qu'arriva en Irlande la dernière vague d'envahisseurs, les fils de Milé.

Ce n'est pas tout. Aux premiers siècles du Moyen Âge, ces récits épiques de l'Irlande étaient contés aux foules lors de trois grandes assemblées annuelles dont la plus célèbre se tenait, à Usnech, encore le 1er mai. Usnech était considéré comme le point central de l'Irlande; un roc naturel servant de borne indiquait le point d'où partaient les lignes de séparation des cinq grandes provinces entre lesquelles se partageait l'Irlande. C'est également là, et à **Beltaine**

encore, que Midhe, éponyme de la province centrale d'Irlande, alluma, pour les enfants de Nemed, un feu qui devait durer six ans.

Ce n'est pas un hasard si, c'est là encore que saint Patrick alluma son feu pour célébrer Pâques, bravant l'interdit royal et la colère des druides. C'est là que d'ordinaire, le 1er mai, les mariages annuels se rompaient et que des liens nouveaux succédaient à ceux que la coutume avait brisés.

On a dit que **Beltaine** était aussi la période pendant laquelle les puissances surnaturelles, les **fairies**, déployaient le plus d'activité. Mais qui étaient ces fairies ? Tournons nous à nouveau vers la mythologie. Dans l'introduction à la *Légende de la Mort chez les Bretons armoricains* d'Anatole Le Braz, Léon Marillier formule l'hypothèse que certains des esprits, aujourd'hui considérés comme des revenants, furent jadis d'une autre race que les hommes. Cette suggestion, à propos de la Bretagne, rejoint une interprétation bien connue des **fairies** en Irlande. Nous venons de voir que la conquête de la grande île, selon le cycle mythologique irlandais, s'effectua en vagues successives. Parmi les races mythiques primitives qui l'envahirent, la dernière chronologiquement fut celle des **Tûatha Dé Danann**. Comme les autres, elle subit à son tour la défaite. On raconte alors que vaincus, mais toujours dieux, immortels et puissants, ils se retirèrent dans des palais souterrains, avec femmes et enfants. Suivant la tradition celtique, telle qu'elle résulte de la plus vieille littérature épique de l'Irlande, ils y habitent encore, mais ils en sortent de temps en temps, notamment à **Beltaine**, pour visiter ce monde dont ils ont été autrefois seuls maîtres, et où ils exercent encore aujourd'hui une puissance tantôt favorable, tantôt nuisible aux hommes. Ils se montrent aux regards humains soit sous forme animale, soit sous forme humaine.

Ce peuple souterrain est dans ses meubles dans les milliers de camps circulaires, or **ring-forts, raths**, qui couvrent le paysage irlandais. Ces constructions anciennes sont généralement situées sur des buttes. On en trouve par exemple beaucoup dans la péninsule de Dingle. La plupart, d'environ 60 mètres de diamètre, furent édifiés à l'ère chrétienne et servirent, comme bâtiments de ferme, à protéger hommes et bêtes contre les loups et les voleurs de bétail. Ils servirent également de lieux de sépultures, en particulier pour les enfants mort-nés, non baptisés.

Les fairies ne limitent pas leurs refuges aux entrailles de la terre. Elles (ils) séjournent également dans les buissons d'aubépine, non pas ceux qui forment les haies autour des petites parcelles de terre, mais ceux isolés au milieu des champs et des landes. On prétend qu'ils n'auraient pas été plantés là par l'homme. On dit même qu'ils auraient poussé de la poussière des morts répandue dans le monde. Ils sont sacrés. Que l'on s'avise d'en couper un, et l'on est frappé à mort. Tout cela n'est pas sans rappeler les bouquets d'ajoncs de Bretagne, asiles des âmes.

Afin de s'attirer les faveurs des **fairies**, des offrandes de lait étaient justement faites sur le sol des forts circulaires ou au pied des buissons épineux. On versait en particulier le premier lait d'une vache qui venait de vêler. Ces bonnes intentions ne feront pas manquer aux **fairies**, le grand rendez-vous de mai. Ils (elles) vont sortir de ces arbustes, de ces monticules, pour envahir le monde des hommes et lui causer plus d'un tourment.

Une de leurs distractions favorites consistait à égarer les gens. Certains marcheurs nocturnes se trouvaient subitement perdus dans une nappe de brouillard. Les anciens disaient que pour retrouver sa route, il fallait mettre sa veste à l'envers pour tromper la **fairy** qui ne

reconnaissait plus, dans son nouvel accoutrement, celui à qui elle voulait jouer un tour. On pense ici au chemineau breton, pris dans un cercle magique, **kelc'hiet**, après avoir marché sur l'herbe d'oubli, **ar wir-ieotenn**.

Beltaine était aussi le moment choisi par les **fairies** pour pratiquer des enlèvements. La littérature médiévale irlandaise en fournit plusieurs exemples. Ce sont encore les **Thuata Dé danann** que l'on accuse d'emporter dans leur royaume à chaque premier mai, trois ans de suite, le fils, la fille et enfin l'épouse du roi mythique de la tradition irlandaise, Cormac Mac Airt. Ces raptus ne sont pas désintéressés. Les fairies ont besoin de sang neuf pour régénérer leurs familles et ce sont des enfants ou des jeunes filles à marier qui disparaissent. Ils recherchent aussi des humains pour renforcer leurs équipes de *hurling*, leur sport favori. De grands matches les opposent régulièrement et sont de grande importance car la victoire est synonyme de prospérité.

Enfin, tout un chacun pouvait être subitement frappé d'une infirmité quelconque. Celui-ci se mettait à boiter, celui-là à bégayer, cet autre devenait muet, un autre encore était frappé de surdité : tous ces maux étaient à nouveau attribués au pouvoir des **fairies**. Ils frappaient ceux qui se faisaient prendre dans leur tourbillon, **sidhe gaoithe**, qui nous rappelle les vents mauvais, **barr-korc'hwez** ou **awel fall** de Bretagne.

Mais les **fairies**   taient encore plus mena  nantes pour le cheptel et sa production. Depuis la nuit des temps jusque l'époque moderne, les chroniques irlandaises, sous toutes leurs formes, fourmillent d'allusions au lait et aux vaches. En Irlande, où le bétail servait de monnaie d'échange et constituait la première richesse foncière, le vol de troupeaux semble avoir été pratique courante autrefois. C'est d'ailleurs le thème d'une des grandes pièces épiques, **T  in bo Cuaille**, La razzia des vaches de Cooley, dont la plus vieille version manuscrite connue remonte au XIIIe siècle. La mythologie nous apprend encore que depuis ces temps les plus reculés, le lait constituait la base de l'alimentation en Irlande. Pour contraindre les fils de Mil   à faire un traité de paix avec Dagd  , les **Tuatha D   Danann** détruisirent leur lait et leur blé. C'est enfin les propriétés magiques du lait qui sont encore soulignées dans la saga irlandaise. Crimthan Sciathbel, en guerre avec une tribu bretonne, apprit d'un druide picte le moyen de guérir les blessures que ses soldats recevaient en combattant. La recette était de prendre un bain près du champ de bataille dans un trou rempli du lait de cent vingt vaches blanches sans cornes. Gr  ce à ce traitement, les soldats de Crimthan remportèrent la victoire d'Ard-Lemnacht.

Patricia Lysacht, grande spécialiste des traditions irlandaises, précise encore ce point : « A l'époque médiévale, la société irlandaise était plus basée sur l'élevage que sur la culture. Il n'y a pas si longtemps encore, on pratiquait la transhumance de mai à octobre et l'on peut encore voir sur les pentes des montagnes les ruines des "*booley huts*", ces petites huttes où s'abritaient les jeunes gardiennes de vaches pour faire leur beurre, carder la laine ou tricoter. Des observateurs anglais depuis le XVIe siècle soulignent l'importance du lait dans l'alimentation du peuple irlandais. Vers la fin du XVIIe siècle, Sir William Petty   crit : "**Les gens se nourrissent de lait , doux et aigre, épais et clair. C'est aussi leur boisson en été**". Le marché au beurre à Cork fut autrefois l'un des plus importants du monde et, aujourd'hui encore, le lait occupe toujours bien sa place sur la table des familles irlandaises.

Au moment de Beltaine, les pâturages sont au plus vert et le bétail qui s'y nourrit promet, en principe, de produire le meilleur beurre et le lait le plus cr  meux. En principe, car les **fairies**,

avidés de lait sont là qui, à la moindre inattention, s'apprêtent à prélever leur dîme. Les récits mythologiques racontent comment on a enlevé aux Thuata De Danann "**Glas gairlen**", la vache merveilleuse qui leur donnait du lait à volonté, la vache de Gobhniu, le forgeron. À leur tour, les **fairies** n'hésitent pas à se servir aux troupeaux des humains.

D'ailleurs, comme le montre l'enquête menée par la commission du folklore irlandais dans les années quarante, on attribuait toute baisse de production laitière à l'action des **fairies**. Il est encore courant de dire lorsque l'on renverse du lait : "Il est allé où on le demandait, il a été versé pour les fairies" : **Theastaigh sé san àit a ndeachaigh sé**. Il était donc essentiel de s'en protéger. Le danger était d'autant plus grand, rapporte la même étude, qu'il était doublé de l'action des sorcières locales qui, jalouses des bons résultats de certains, cherchaient à leur voler leur beurre ou leur lait par divers sortilèges.

A la veille de cette longue nuit de mai, toutes les précautions étaient prises pour faire obstacle à ces puissances occultes. Afin de mettre la maison et ses dépendances à l'abri, on constituait une sorte de rempart infranchissable à l'aide de végétaux. La croyance en leur pouvoir magique était à la fois très forte et très ancienne dans le monde celtique où ils étaient utilisés comme talismans et remèdes de toutes sortes. Pour notre propos, évoquons la mythologie de l'écriture ogamique. Le premier message en cet alphabet aurait été gravé sur une baguette de **bouleau**, pour avertir Lugh, fils de Ethliu, du danger que courait son épouse : « **Ta femme sera enlevée par les fairies sauf si elle est protégée par le bouleau** ». Christian Guyonvarc'h ajoute que les druides irlandais entaillaient leurs ogam divinatoires sur du bois d'**if**. En outre, leur pharmacopée comportait de nombreux feuillages et plantes.

Selon les régions, les familles avaient recours à une ou deux des trois sortes de protections végétales suivantes : des fleurs, des arbustes et des rameaux. Les premières, primevères, genêt, boutons d'or, soucis, ajoncs, utilisées sur l'ensemble de l'Irlande, à l'exception du Munster, étaient cueillies par les enfants la veille du premier mai, avant le crépuscule ou le jour même, avant l'aube. Les enfants n'oubliaient pas d'apporter des fleurs aux personnes âgées de leur voisinage. Ils en faisaient des bouquets qu'ils suspendaient dans la maison ou posaient sur les escaliers extérieurs et sur le rebord des fenêtres. Parfois ils en parsemaient les seuils et les sols des demeures et des étables. Ils en jetaient encore sur les toits, dans et autour des puits et sur les passages menant à ces différents points stratégiques. On fleurissait aussi les brides et les queues des chevaux et les cornes des vaches. Dans les vallées d'Antrim, on écrasait des fleurs d'aubépine ou de boutons d'or pour en faire un jus avec lequel on frottait le pis des vaches.

L'arbuste de mai, très commun dans le Leinster et en Ulster sud et ouest, était généralement coupé la veille du grand soir, plutôt par les adultes, et planté devant les habitations. Le plus souvent buisson d'aubépine, on le décorait de fleurs sauvages de rubans et de coquilles d'oeufs colorées conservées depuis Pâques. Certains fermiers du comté de Cork l'entouraient d'une entrave, de cordes sur lesquelles on tirait comme sur le pis d'une vache. Cette mimique était censée donner à l'étable un bon rendement de lait. L'arbre était généralement maintenu en place pendant tout le mois de mai puis jeté, ou plutôt brûlé. En certains lieux, on le maintenait jusque disparition des décorations sous l'effet des éléments.

Le rameau de mai, plus répandu dans le Munster, était cueilli le matin du premier mai, de préférence avant le lever du soleil. Différentes essences faisaient l'affaire : rameaux de houx, d'aubépine, d'épine noire, de noisetier, de sureau, de frêne, de bouleau, de sycomore ou de sorbier. Les rameaux devaient être couverts de feuilles naissantes symbolisant la renaissance

de la nature et la vitalité du printemps. On les plaçait dans la cuisine, sur le vaisselier mais aussi, comme les fleurs, sur le seuil des portes ou des fenêtres ou encore sur les toits. Ils trouvaient même place dans la cour de la ferme ou dans les champs. On les laissait à leur place toute l'année. Selon les terroirs, les croyances étaient aussi variables que les essences. Des interdits portaient sur certaines d'entre elles qu'il fallait ou ne fallait pas introduire dans les habitations sous peine de voir la malchance s'abattre sur la maisonnée. Une amie de Cork nous disait ainsi que, lorsqu'elle était enfant, son grand-père lui interdisait formellement de mettre une branche d'aubépine dans la maison.

En plaçant ainsi ces végétaux dans, et autour de la ferme, on espérait préserver ses chances d'obtenir pour l'année à venir une bonne production laitière et de bonnes récoltes. Le vert des feuillages et le jaune-blanc des fleurs indiquaient clairement la relation entre la vitalité de la nature et des cultures et la production de beurre.

Mais les habitants des campagnes ne se limitaient pas à ces protections végétales. Depuis une époque reculée, il était aussi de tradition d'allumer des feux pour célébrer Beltaine et ainsi écarter les influences maléfiques. On pense encore ici à la mythologie et au feu de joie des **Tuatha Dé Danann** qui brûlèrent leurs navires après avoir abordé l'île, le lundi de Beltaine. Chaque année, les druides allumaient deux feux, symboles de lumière et de réchauffement de la nature, entre lesquels ils faisaient passer les troupeaux pour les protéger contre les épidémies. Ce rite prophylactique fut maintenu par la paysannerie jusqu'au XIXe siècle, notamment dans le sud-est de l'Irlande, puis déplacé au solstice d'été, pour la Saint-Jean. Cependant dans les grandes villes, comme à Dublin, on allume toujours des feux collectifs, mais ils ne concernent pas notre étude, consacrée aux traditions domestiques.

On nous raconte aussi que dans le comté de Clare (Ouest), la veille du premier mai, les paysans **agitaient un bouquet d'ajoncs** enflammé au-dessus des champs pour s'assurer d'une belle récolte. Dans le West-Meath et le Kildare, le feu était encore présent sous forme de bougies installées dans **l'arbuste de mai**.

Autre élément naturel, l'eau du premier mai avait moins un rôle protecteur qu'un pouvoir bénéfique. La première eau puisée dans la fontaine ou dans le puits était conservée précieusement. Elle était censée porter chance à l'exploitation. Au coucher du soleil, la veille de **Beltaine**, les fermiers accompagnés de leur journaliers et domestiques avaient coutume de faire le tour de leur ferme en cortège portant des ustensiles de labours, "l'eau de la chance" conservée depuis le mai précédent et l'herbe sacrée, **bean mhin** (verveine). Le groupe s'arrêtait aux quatre points cardinaux de la ferme, commençant par l'est et accomplissait divers rites, tels que déterrer une motte de terre, l'émietter, semer des graines puis asperger le sol avec "l'eau de la chance". Ils conduisaient ensuite toutes leurs vaches en un endroit et examinaient leurs queues de peur qu'une sorcière ou une personne mal intentionnée y aient caché **une branchette de sorbier** ou un autre objet ensorcelé. Si une brindille suspecte était découverte, on la brûlait immédiatement et on la remplaçait par une **branche de verveine** ou par un autre brin de **sorbier**, car cet arbre pouvait faire aussi bien le mal que le bien. Les vaches étaient ensuite aspergées d'eau de la chance.

L'eau puisée à trois fontaines s'écoulant dans une même rivière, et donnée au bétail, promettait d'augmenter la quantité et d'améliorer la qualité du lait et du beurre. De la même façon, dans le Donegal, la baratte lavée le premier mai au confluent de trois ruisseaux traversant trois propriétés assurait le meilleur rendement. .

A l'attention du bétail, on se rendait aussi la veille du premier mai à certaines fontaines sacrées d'où l'on rapportait de l'eau de mai comme, par exemple, à celle de Cathair Crobh Deirg dans le Kerry. Le lendemain, à la ferme, on commençait par la vache la plus vieille de l'étable, puis la plus jeune, puis les autres sans distinction. Avec une petite cuiller, on mettait trois gouttes d'eau dans la narine de la vache, puis trois gouttes dans l'oreille droite, puis trois dans la bouche en disant une prière. Les animaux traités de cette manière échappaient à toute maladie. Voilà une tradition qui nous rapproche encore bien de la Bretagne.

La rosée de mai avait aussi de nombreuses vertus pour les hommes et les femmes. Elle atténuait les rides, les taches de rousseur et gardait au visage un teint frais. Pour obtenir ces résultats, il fallait, avant le lever de l'astre du jour, se laver le visage dans les précieuses perles d'argent et le laisser sécher à l'air. On ajoute que celui qui se lavait les mains dans la rosée de mai devenait habile à défaire les noeuds, démêler les fils et réparer les filets.

Mais c'est aussi par ces mêmes eaux, cette même rosée que des esprits mal intentionnés pouvaient faire tort aux autres. On prétendait que celui qui, au point du jour, serait parvenu avec un ustensile servant à la production laitière à "écrémer" la première eau d'un puits, **Barra-bua an tobair**, celui-là aurait emporté avec lui du même coup la chance et la crème du lait de la ferme. C'est dire si l'on gardait un oeil sur les points d'eau à ce moment-là.

Celui qui aurait pu ramasser la rosée à l'aide d'un morceau de toile, d'un vêtement, d'un drap, d'une longe ou d'une entrave, aurait également recueilli à son profit le lait et la crème de l'étable. On ne peut s'empêcher de penser ici à nos **riboterez** bretonnes. On ne s'étonnera pas de noter, en Bretagne comme en Irlande, que les accusées sont des femmes. En effet, d'un côté ou de l'autre de la mer d'Iroise, tout ce qui touche au lait et aux vaches est une affaire de femmes.

Au premier mai, on était assurément, sur le qui-vive. On ne tolérait pas de voir un étranger passer de bonne heure dans les champs. Ce jour là, tout visiteur était suspect. On redoutait l'arrivée d'une personne aux cheveux roux. C'était mauvais signe. Pour conjurer le sort, il fallait faire trois pas en arrière. Au contraire, la venue d'un brun ou d'une brune était considérée comme chanceuse mais il fallait s'assurer que ces personnes sortent par la même porte qu'ils avaient empruntée pour entrer.

Pour être plus tranquilles, beaucoup de gens tenaient fermées les portes des étables. Lorsqu'ils trayaient les vaches, ils traçaient sur le dos des bêtes un signe de croix après avoir plongé le doigt dans le premier lait. Ils attachaient parfois un ruban rouge à la queue des animaux ou les touchaient avec une **branchette de frêne**, une branchette que l'on accrochait parfois à côté du **bouquet des Rameaux** ou de la **croix de joncs** de Sainte-Brigitte.

En fait, on s'abstenait souvent de baratter ce jour. Ceux qui le faisaient demandaient à tout visiteur de donner quelques tours de baratte et s'assuraient ainsi que le beurre se formait bien. En cas contraire, ils mettaient en place un contre-charme : **une branchette de frêne**, ou une boucle en poil de queue de vache, attachée à la poignée de la baratte, un fer à cheval ou un tison placés en dessous, annihilaient le pouvoir de la sorcière. Enfin, un fer rouge trempé dans la baratte causait immédiatement les plus grandes douleurs au jeteur de sort.

Au moindre animal aperçu dans les parages, les familles étaient aux cent coups. On connaissait les pouvoirs des fairies et des sorcières, capables de se métamorphoser en lièvre ou en hérisson. Sous ces formes, on les accusait de têter les vaches. On leur faisait donc la

chasse. L'animal blessé, la sorcière reprenait sa forme initiale et quand le chasseur se précipitait pour voir le résultat de son coup de fusil, il découvrait régulièrement une vieille femme blessée à mort.

Sur la route, il ne fallait pas ramasser un objet ou un vêtement qui semblait avoir été perdu par quelqu'un. Il fallait le laisser près de là, sur une barrière ou un buisson afin que celui qui l'avait égaré puisse le retrouver. De même, toute charogne ou oeufs pourris découverts sur la propriété, dans un champ ou dans une grange, étaient le signe que quelqu'un cherchait à nuire et il fallait se débarrasser de ces éléments putréfiés.

Pour en finir avec toutes ces précautions, ce jour-là encore, on prenait bien garde de ne rien laisser sortir de la maison. Les mendiants se gardaient bien de venir frapper aux portes pour demander l'aumône. En aucun cas, les voisins ne seraient venus se faire dépanner en sel, lait, beurre ou autre. Ils savaient qu'on ne leur aurait rien donné et en plus, on les aurait soupçonnés de mauvaises intentions. On n'aurait même pas autorisé un visiteur à prendre dans l'âtre, du feu pour sa pipe. On ne devait rien prêter à personne, surtout pas de sel, des ustensiles de cuisine ou des outils ayant trait à l'activité de la ferme. Marie Hemenstall nous conte à ce propos une anecdote qui se déroula en 1933 près de Limerick : John Monie, le frère de sa voisine, rapportait avec son cheval une charretée de branchages. Le chargement bascula légèrement et une branche vint coincer la roue. Il demanda à une voisine de lui prêter une scie pour la couper mais, parce que c'était la veille du premier mai, il n'y eut rien à faire, elle refusa de la lui donner. Elle s'excusa en lui disant que "cela couperait sa chance en morceaux". Ainsi, il fut forcé de décharger tout le tas et de le recharger.

Ce jour-là enfin, on ne jetait pas les cendres dehors, on ne portait rien au tas d'ordures. Les déchets étaient brûlés, de même que la poussière de balayage. L'eau sale était conservée dans la maison, au moins jusqu'à midi. On évitait même d'allumer le feu trop tôt pour ne pas attirer l'attention des jeteurs de sorts car un seul regard malveillant sur la fumée qui sort de la cheminée pouvait entraîner le tarissement des vaches ou enlever le beurre du lait. C'est pourquoi, on attendait souvent midi avant d'allumer le foyer.

Le souvenir de tous ces rites de protection est impressionnant. Il montre à quel point, jadis en Irlande, le réveil de la nature était porteur à la fois d'espoirs mais aussi et surtout d'inquiétudes. À la date cruciale du premier mai, tout était mis en oeuvre pour s'assurer un bon rendement de lait et une bonne récolte et l'on peut croire alors qu'avec tous les moyens de défense en usage, fairies et sorcières n'étaient pas à la fête.